

L'autodafé de livres d'« esprit non allemand » de mai 1933

Une préparation minutieuse de plusieurs semaines fut nécessaire pour organiser en mai 1933 l'autodafé de livres par les nazis à Berlin et dans 22 autres villes allemandes. Un processus que détaille ici Jean-Luc Bellanger.

L'image des livres brûlant en tas sur la place de l'Opéra (aujourd'hui place Bebel) de Berlin dans la nuit du 10 mai 1933 est bien connue. Ce symbole hideux de la victoire de la haine et de l'inculture, du chauvinisme et du racisme sur l'indépendance intellectuelle et l'humanisme a fait le tour du monde, à juste titre. Pourtant on ignore généralement que ce jour et cette heure, d'une part ne doivent rien au hasard, et d'autre part qu'au même moment les mêmes actions avaient lieu dans de nombreuses autres villes allemandes. C'était en fait l'aboutissement d'une « Action contre l'esprit non allemand » (*den undeutschen Geist*) en préparation depuis début avril dans l'ensemble des universités du pays.

Le 1^{er} avril 1933, une journée nationale de boycott des magasins juifs avait été organisée par le gouvernement, sous couleur de « protestation contre les provocations de la propagande juive internationale ». Dès le lendemain 2 avril, le plan d'une nouvelle « Action » établi par les dirigeants étudiants reprenait l'idée, en l'étendant à la vie scientifique et intellectuelle. Comme la Direction des étudiants du Reich d'obédience nazie, qui venait alors d'être reconnue officiellement et voulait se montrer reconnaissante, n'avait pas l'intention, ni les moyens, d'organiser une campagne nationale, elle se tourna vers l'ensemble des organismes nazis, les ministères de Prusse (cultes) ou du Reich (propagande), les associations d'étudiants, l'« Union pour la culture allemande », les bibliothèques populaires, et enfin les professeurs nazis ou sympathisants. Un « Office principal pour la presse et la propagande »



Le 10 mai 1933, sur la place de l'Opéra à Berlin, les livres brûlent...

fut créé au sein de la Direction des étudiants et confié à un étudiant en droit, Hans Karl Leistriz, depuis peu à Berlin, qui n'était pas membre du parti nazi, mais d'une « corporation » étudiante groupant des gymnastes⁽¹⁾.

La mise au pas des universitaires et écrivains

Dès le 13 avril, le mouvement se mettait en route : un tract tiré à 1 500 exemplaires (payés par le ministère de Goebbels) était affiché dans tous les centres universitaires de Berlin, présentant six « thèses » et six « exigences », l'ensemble grossièrement antisémite, réclamant une « épuration des bibliothèques » et surtout le rejet de l'université de l'intelligence « germano-juive et critique envers le nazisme », ainsi qu'« un tri parmi les étudiants et professeurs en fonction de la sûreté de leur jugement selon l'esprit allemand ». Des protestations, entre autres du recteur de l'Université de Berlin, se firent entendre, sans grand succès. En effet quelques jours plus tard débuta un « boycott des professeurs », visant les enseignants juifs

ou pro-républicains. Dès le semestre d'été, qui allait bientôt débiter, leurs cours et séminaires devaient être rendus impossibles. Ainsi à Berlin le juriste juif Martin Wolff et ses étudiants furent d'abord bloqués à l'extérieur de la salle de cours par des étudiants en uniformes nazis, ceux qui prirent place dans la salle furent photographiés pour les intimider, pendant qu'un chahut monstre interdisait le cours. Il en alla de même dans d'autres universités.

C'est que la loi du 7 avril sur la « Restauration de la profession de fonctionnaire » visait aussi les universitaires. Le ministre prussien des cultes destitua en moins d'un mois les enseignants de branches entières, quelle que soit leur notoriété (allant jusqu'aux Prix Nobel comme Fritz Haber ou James Franck) dans l'ensemble du Land, mutilant ainsi les Universités de Berlin, Kiel, Göttingen, Cologne et Francfort/Main. On le sait, ces mesures, là et dans le reste du Reich, et l'ensemble de brimades, contraintes et interdictions qui suivirent, entraînèrent en quelques années l'émigration de plus de 3 000 savants, la perte d'une richesse intellectuelle qui devait finalement se révéler irréparable. La chasse aux sorcières d'avril 1933 avait d'ailleurs pris par moments des proportions qui dépassaient les vœux des dirigeants nazis. Exemple : le 19 avril 1933, la Direction nationale des étudiants appelait à dresser dans toutes les universités un pilori, auquel seraient cloués les noms des écrivains honnis, ainsi que leurs ouvrages. Et l'appel concluait : « Nous laisserons ce pilori éternellement en place, aussi longtemps que nécessaire, aujourd'hui pour les écrivains, demain pour les professeurs ». Cette fois cela allait trop loin. Des responsables universitaires réagirent vivement, l'opération fut décommandée, mais quelques universités s'obstinèrent pourtant

(Königsberg, Rostock, Munster et Dresde).

Côté écrivains, la mise au pas avait déjà été effectuée auparavant. Dans les jours suivant la prise de pouvoir, un nazi avait été nommé ministre des Cultes de Prusse, responsable du même coup de l'Académie des Arts, donc de sa Section Littérature (*Dichtkunst*), présidée à ce moment par Heinrich Mann, le frère de Thomas. Conscient du risque présenté par le nazisme pour les libérés, H. Mann signa avec 14 autres artistes, écrivains, scientifiques et politiciens un appel pour l'union des forces de gauche en vue des élections prévues le 5 mars suivant. Dès le 15 février, il était contraint à démissionner, seuls deux membres de cette Section l'ayant soutenu, dont Alfred Döblin. Un nouveau président, Gottfried Benn, géra dès lors la soumission aux vœux des nazis, qui entraînèrent par exemple en avril l'exclusion d'une série d'écrivains pour des raisons politiques ou raciales.

Des « listes noires » dans les bibliothèques

La Section Littérature de l'Académie n'était pas le seul organisme regroupant des écrivains. Il existait par exemple la Ligue de défense des écrivains allemands (SDS) dont les responsables étaient pour la plupart progressistes. Une Communauté de travail des écrivains nationaux avait vu le jour en 1931 en son sein, et le 11 mars 1933 une douzaine de ses membres prirent d'assaut une réunion de la direction de la SDS, forcèrent la plupart des membres à la démission et s'autodésignèrent en une nouvelle direction. Un rédacteur du quotidien du parti nazi fut nommé président le 4 mai. De même, la filiale allemande du *PEN-Club international* (fondé en 1921 dans un esprit d'entente entre les peuples et voué depuis son congrès de 1927 à « la lutte contre les préjugés racistes et la malveillance politique ») se vit mettre au pas rapidement, plusieurs nazis entrant à sa direction⁽²⁾.

Début avril, la Fédération des bibliothèques populaires allemandes mit sur pied une commission pour la « mise à jour (*Neuordnung*) des bibliothèques populaires et municipales de Berlin ». Sa tâche consistait essentiellement à dresser des « listes noires » de littérature considérée comme « étrangère au peuple ou marxiste ». C'étaient surtout des motivations de politique qui commandaient les choix. « *Quel est l'ennemi ? Contre qui la lutte est-elle dirigée ?* » Et les directives en neuf points alignaient des qualificatifs caractéristiques pour définir l'ennemi : « littérature de trottoir, nihilisme intellectuel, représentants de la juiverie, littérateurs juifs assimilés, bolchevistes culturels, marxistes, etc. ». Le tout pouvait se regrouper en trois termes : antisémitisme, antimarxisme et antimo-dernisme. Les ouvrages mis en cause devaient se classer selon

Une tradition d'autodafés ?

À tort ou à raison on a cherché à rapprocher ces autodafés de livres par les nazis d'une « tradition » allemande. On a ainsi évoqué le réformateur chrétien tchèque Jean Hus, brûlé à Constance en 1415 avec ses œuvres, Luther brûlant en 1520 sur la place de Wittenberg la bulle du pape qui le condamnait, et surtout la *Fête de Wartburg* du 18 octobre 1817. Le château de Wartburg, près d'Eisenach, fut à cette date le lieu d'une sorte de grande manifestation, organisée par la Corporation des étudiants d'Iéna. Cette fête célébrait à la fois le 300^e anniversaire de la publication des thèses de Luther et la victoire contre Napoléon à Leipzig, quatre ans auparavant, dans la « Bataille des Nations ». Le symbole de cette *Fête de Wartburg* demeure une volonté de construire un état national allemand plus ouvert à la liberté de la presse et d'association, traduite par un autodafé de livres « réactionnaires ». Des étudiants jouaient un rôle important durant cette procédure, lançant des imprécations contre les ouvrages incinérés et leurs auteurs. J.-L.B.

••• trois groupes : 1) à éliminer (*autodafé*), par exemple Erich Maria Remarque ; 2) à mettre dans l'armoire aux poisons (par exemple Lénine) ; 3) les cas douteux, à examiner de plus près, et éventuellement ensuite à classer en 1) ou 2).

Le terme autodafé, qui figure dans ce texte, découle à l'évidence de la circulaire émise par la Direction des étudiants du Reich le 8 avril 1933, dans laquelle était mentionnée pour la première fois la volonté de faire des incinérations de livres dans tout le pays.

Le but des « listes noires » (le journal du parti nazi en avait déjà publié une en août 1932) était simple. Des sortes de commandos d'étudiants nazis devaient maintenant aller de bibliothèque en bibliothèque, pour ramasser les ouvrages des auteurs visés et les transporter dans des lieux de rassemblement (en général les locaux des associations d'étudiants), d'où il serait facile de les apporter aux lieux d'incinération. Ces listes visaient en premier lieu les bibliothèques populaires, dont le public était supposé plus sensible à la littérature que pourchassaient les nazis, mais les autorités ne voyaient aucun inconvénient à étendre l'épuration au-delà. Les bibliothèques municipales de prêt furent donc également passées au peigne fin (ainsi que les librairies, dont les propriétaires durent accepter ce qui était en fait des vols). Les instructions étaient claires. Les « collecteurs » de littérature interdite, par exemple, ne devaient pas se contenter d'examiner les livres présentés dans les locaux du public ou exposés dans les rayons ou vitrines, mais aussi visiter les réserves. Les nazis savaient sans doute que la Fédération des bibliothèques de prêt avait averti ses membres. En particulier, un numéro spécial de son *Bulletin* avait publié le 5 mai les listes noires, et conseillé à ses membres « d'écarter ces livres des bibliothèques de prêt, car le danger existe de les voir confisquer ». Entre le 26 avril et le 10 mai 1933, 11 listes furent diffusées, allant des « belles lettres » à « l'histoire littéraire », en passant par les ouvrages éducatifs (« histoire », « politique », « sciences politiques », « arts », « religion, philosophie, pédagogie », etc.), qui furent parfois « complétées » localement. On a parfois aussi des surprises : Thomas Mann ne figurait pas sur la liste « belles lettres », mais en compagnie de son frère dans la liste « politique et sciences politiques »...

Plus de 300 auteurs au moins sont visés

Les livres maudits furent donc collectés par des étudiants, souvent en uniforme SA. Dans la plupart des cas, les bibliothèques universitaires restèrent à l'abri, mais bibliothèques populaires, bibliothèques de prêt privées ou municipales furent visitées, de même que les librairies, qui n'échappèrent pas à cette sorte de pillage. Dans certaines villes, les étudiants se posèrent des questions sur leur responsabilité civile dans ces confiscations, et souvent ils se firent accompagner de policiers ou délivrer des autorisations par la police. Selon les régions, les étudiants étaient plus ou moins bien préparés à leur tâche, et on raconte que dans certains cas ils demandaient simplement aux libraires qu'on leur remette « les livres juifs », sans autre précision.

Les « appels à l'autodafé » (*Feuersprüche*)

Le terme utilisé par les nazis de « *Feuersprüche* » est difficile à traduire, il unit « le feu » et les « paroles » prononcées, qu'on pourrait appeler « slogans ».

Les neuf phrases qui devaient être déclamées successivement par les acteurs de ce spectacle, étudiants en principe, se terminaient toutes par l'invocation solennelle : « *Je livre au feu les écrits de...* ».

Voici les textes de ces imprécations, avec les noms des personnages les plus connus en France qui les accompagnaient : 1) Contre la lutte des classes et le matérialisme, pour la communauté du peuple et un mode de vie idéaliste (Marx, Kautsky). 2) Contre la décadence et la déchéance morale, pour l'éducation et les bonnes mœurs en famille et dans l'État (Heinrich Mann, Ernst Gläser, Erich Kästner). 3) Contre la bassesse des opinions et la trahison politique, pour le

dévouement envers le peuple et l'État. 4) Contre la surévaluation des instincts, destructrice de l'âme, pour la noblesse de l'âme humaine (Sigmund Freud). 5) Contre la falsification de notre histoire et l'abaissement de ses grands hommes, pour le respect de notre passé (Emil Ludwig). 6) Contre le journalisme élitiste marqué par la judéo-démocratie, pour une coopération responsable à l'œuvre de construction nationale. 7) Contre la trahison du soldat de la guerre mondiale par la littérature, pour l'éducation du peuple dans l'esprit de la lutte (Erich Maria Remarque). 8) Contre la défiguration présumptueuse de la langue allemande, pour la protection du bien le plus précieux de notre peuple. 9) Contre l'insolence et l'arrogance, pour l'attention et le respect devant l'immortel esprit du peuple allemand (Kurt Tucholsky, Carl von Ossietzky).

J.-L.B.



L'AUTODAFÉ DE LIVRES EN ALLEMAGNE SUSCITE L'ÉMOTION À L'ÉTRANGER. ICI UNE CARICATURE PARUE EN FRANCE DANS LE POPULAIRE, AVEC POUR LEGENDE « MEIN KAMPF ».

Par ailleurs, les instructions données aux étudiants les invitaient à ne pas oublier de trier leurs propres livres et ceux de leurs connaissances. Une jolie anecdote a été rapportée dans le journal de l'exil *Prager Tageblatt* (*Quotidien de Prague*), selon laquelle les étudiants de Breslau avaient affiché en ville des tracts appelant à participer le 10 mai à l'incinération de livres judéo-marxistes. Des opposants ayant collé sur ces affiches des papillons « rappelant que lors de la collecte et de l'incinération des livres juifs il ne faudrait pas oublier d'apporter la Bible », un certain nombre de personnes avaient effectivement apporté leur exemplaire de l'Ancien Testament...

Le 9 mai 1933, l'organisation centrale des étudiants publia sa *Circulaire P n° 4*, qui donnait le texte des neuf « Appels à l'autodafé » (*Feuersprüche*) comportant les noms, à citer obligatoirement, des 15 auteurs considérés comme les ennemis principaux [lire encadré ci-dessus]. Curieusement, quelques-uns d'entre eux, comme le père de la psychanalyse Sigmund Freud ou le journaliste bien connu Carl von Ossietzky, qui avait déjà fait de la prison, n'avaient pas encore figuré sur les « listes noires ». Mais la circulaire en question était claire. Il n'était pas nécessaire de limiter l'autodafé aux 15 auteurs nommément cités. La liste « n'excluait

nullement de brûler un grand tas de livres. Les organisateurs locaux ont toute liberté pour cela ». Ceci explique, entre parenthèse, pourquoi il est impossible de donner un chiffre précis concernant le nombre d'auteurs dont les ouvrages ont été victimes des autodafés, certainement en tout cas plus de 300.

Un événement filmé à Berlin

Quant au jour choisi pour ces manifestations, pour ce qu'une sociologue allemande a appelé la « *décapitation intellectuelle de l'Allemagne* », le 10 mai 1933, l'organisateur désigné par la Direction des étudiants du Reich, Leistritz, fit en sorte que partout en Allemagne les autodafés se déroulent avec la plus grande solennité possible. Il fit miroiter aux yeux des associations locales d'étudiants l'éventualité d'une retransmission de cet événement par la radio. Pour cela, il souhaitait que le déroulement de la « cérémonie » soit le même partout, et ait lieu à la même heure. Quant au programme lui-même, il devait suivre un horaire et un ordre précis qu'il « proposait » ainsi : 20h30 à 22 h : manifestation de l'association des étudiants au grand amphithéâtre de l'Université ;

22h à 23h : retraite aux flambeaux à travers la ville, se terminant de 23h à 24h par l'acte d'incinération lui-même. C'est à ce moment que les neuf « Appels à l'autodafé » devaient être lus solennellement.

C'est ainsi que ce 10 mai 1933 22 villes universitaires devaient assister à ce spectacle, dont le prototype berlinois est connu de tous, puisqu'il a été à l'époque, retransmis effectivement en direct à la radio, et surtout filmé, des images que l'on voit encore souvent.

Ce qui ne ressort pas de ces images, c'est naturellement son caractère de « prototype » au sein d'un phénomène qui a été multiple. On n'y voit pas non plus, curieusement, que ce soir-là il pleuvait à verse à Berlin, et que par exemple l'immense tas de bois qui avait été rassemblé sur la place de l'Opéra ne commençait à brûler que lorsque les pompiers, bien organisés, eurent vidé sur les bûches les bidons d'essence apportés par précaution. D'ailleurs le mauvais temps et la pluie n'avaient pas été réservés à Berlin. Il y eut, en province, de

nombreux reports de cette cérémonie en raison des intempéries, et huit de ces autodafés locaux eurent encore lieu jusqu'au 19 mai, et le tout dernier seulement le 26 août à Iéna.

L'ouvrage, dont la préface a servi de base au présent article, a été publié en Allemagne, non par un éditeur professionnel, mais par la *Bundeszentrale für politische Bildung* (Centrale fédérale pour la formation politique). Cet organisme officiel a pour tâche de publier, en général en reprenant sous licence des ouvrages dus à des éditeurs « classiques », des textes allant de la littérature à l'histoire, la sociologie, la politique, l'économie, la culture, etc., ainsi que des publications spécialisées, le tout couvrant l'ensemble des domaines d'intérêt public. Ces publications sont proposées à de nombreuses catégories de « multiplicateurs d'opinion » (enseignement, presse, etc.) à des conditions très favorables.

Cet ouvrage, dont la qualité est grande, a été produit en coopération avec le Centre Moses Mendelssohn pour les études juives européennes de Potsdam et le Memorial « Bibliothèque des livres brûlés » de Berlin. Le responsable de l'édition, Werner Tress, historien et philosophe, est collaborateur scientifique du Centre Moses Mendelssohn et chargé de cours à l'Université de Potsdam. Il est, entre autres, spécialiste des autodafés nazis, au sujet desquels il a déjà publié deux ouvrages en 2003 et 2008. Le volume cité ici est une anthologie d'auteurs victimes des persécutions nazies. Il s'agit évidemment d'un choix, qui se veut représentatif et donc regroupe des textes, non uniquement en fonction de leur qualité littéraire, mais parce que les persécutions dont leurs auteurs furent victimes entraînèrent dans le cadre des obsessions des nazis envers certaines formes de pensée, qu'ils redoutaient. Les extraits, souvent assez longs, et accompagnés de notices biographiques détaillées, proviennent de 54 ouvrages qui, tous, furent victimes des autodafés de mai 1933. Ils sont regroupés en six catégories : judaïsme, marxisme, pacifisme, modernité dans la littérature et la science, mouvement des femmes et littérature féminine, liberté et démocratie sociale.

JEAN-LUC BELLANGER

(1) Les « corporations » allemandes d'étudiants (*Verbindungen*), à ne pas confondre avec les « associations » (*Studentenschaften*) sont généralement considérées comme réactionnaires. Certaines d'entre elles avaient entretenu une tradition de duels pour des motifs futiles, qui laissaient parfois au visage des cicatrices (*Schmisse*) considérées dans ce milieu comme honorifiques.

(2) Fin mai 1933 avait justement lieu le 11^e Congrès du *PEN-Club international* à Dubrovnik, en Yougoslavie. Deux écrivains déjà exilés, Emil Ludwig et Ernst Toller y participèrent. Toller y fit un discours remarqué sur la barbarie intellectuelle des nazis, rendant hommage aux écrivains qui n'avaient pas pu s'échapper à l'étranger et à plusieurs confrères déjà internés dans des camps de concentration. La délégation allemande, composée de nazis, avait quitté le congrès avant le discours de Toller. Six mois plus tard, le *PEN-Club* accueillait une « Section allemande en exil ».

■ Tress, Werner (sous la dir. de), *Verbrannte Bücher 1933 (Livres brûlés en 1933)*, 638 pages, Bundeszentrale für politische Bildung, Bonn, 2009 (non traduit).